

Marathon Man

L'éternel dit à Caïn : « ...Qu'as tu fait? Le sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. »

Arnaud Corbic

Number 319, June 2019

Marathon Man - John Schlesinger

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91576ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corbic, A. (2019). Marathon Man : L'éternel dit à Caïn : « ...Qu'as tu fait? Le sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi. ». *Séquences : la revue de cinéma*, (319), 4-9.

MARATHON MAN



Lawrence Olivier
et Dustin Hoffman

L'ÉTERNEL DIT À CAÏN : « ...QU'AS-TU FAIT ? LE SANG DE TON FRÈRE CRIE DE LA TERRE JUSQU'À MOI. »¹

ARNAUD CORBIC

« *Marathon Man* nous confronte donc à une page sombre de l'histoire des États-Unis qui, dans le contexte de la guerre froide, ont parfois préféré couvrir secrètement l'exfiltration de criminels de guerre nazis en Amérique du Sud (en échange de renseignements que ces derniers étaient susceptibles de fournir sur la RDA et les Soviétiques) plutôt que de dénoncer ces nazis et de les livrer au Mossad... »

SORTI AUX ÉTATS-UNIS le 8 octobre 1976, *Marathon Man* est le huitième long métrage de John Schlesinger, celui qui lui a valu succès et célébrité dans le monde entier², après *Macadam Cowboy* / *Midnight Cowboy*, son chef-d'œuvre³, sorti en 1969, dans lequel il avait dirigé Dustin Hoffman. Cinéaste continuellement en quête de renouvellement, John Schlesinger s'essaie ici à un nouveau genre avec brio : le thriller. Rappelons qu'il s'agit de l'adaptation du livre à succès éponyme de William Goldman⁴ (également scénariste du film), publié deux ans plus tôt aux éditions Delacorte Press.

La construction de ce thriller, fidèle au roman (hormis la fin et quelques détails narratifs), est insolite et déroutante : il faut attendre presque la moitié du film pour que trois histoires, qui se déroulent dans trois lieux différents (New York, Paris⁵ et quelque

part en Uruguay⁶), se nouent autour d'une intrigue haletante, trois histoires jusqu'alors parallèles et sans lien apparent : celle d'un étudiant en histoire à l'avenir prometteur, Thomas Babington Levy, surnommé Babe (interprété par Dustin Hoffman⁷), qui s'entraîne pour le marathon de New York⁸ et qui fait la rencontre d'une étudiante suisse, Elsa Opel, dont il s'éprend ; celle de Henry Levy, son frère aîné, surnommé Doc (interprété par Roy Scheider), prétendu homme d'affaires (en réalité agent double répondant au nom de Scylla, membre d'une branche des services secrets américains proche du FBI et de la CIA : la Division), qui voyage entre Londres, Paris et les États-Unis en transportant des diamants pour le compte d'un criminel de guerre nazi ; celle, enfin, du nazi en question, le Dr Christian Szell (interprété par Laurence Olivier), qui se cache en Uruguay (au

Paraguay dans le roman), et qui, après la mort de son frère dans un accident de voiture⁹, sort de sa tanière pour récupérer, dans une banque à New York, un trésor de guerre qu'il avait confié à ce frère, trésor dont nous apprendrons qu'il est constitué de diamants pris aux Juifs dans le camp de concentration d'Auschwitz dont Szell dirigeait le bloc expérimental. Le personnage de Szell (surnommé l'« Ange blanc » dans le film) est largement inspiré du docteur Josef Mengele (que l'on surnomma l'« Ange de la mort »), médecin tortionnaire du camp d'extermination d'Auschwitz, et qui, sans jamais avoir été capturé, et en toute impunité, mourra au Brésil, en 1979, sous un faux nom¹⁰. Cependant, Szell est un personnage de fiction composite, car Mengele n'était pas dentiste, à la différence de Szell. Dans le roman de William Goldman, Szell nous est présenté comme le « protégé de Mengele¹¹ ». L'intrigue de *Marathon Man* s'articule donc autour de ce funeste trésor de guerre qui se trouve dans un coffre de banque dont seuls Christian Szell et son frère, Klaus, ont la clé. Or, lorsque Christian Szell apprend que son frère est mort dans un accident de voiture, il ignore (à la différence du spectateur) que ce dernier est mort brûlé *avec la clé* dans l'accident. Sans doute Szell pense-t-il qu'on a tué son frère (en maquillant le crime en accident) pour lui voler la clé du coffre et le trésor. Aussi, par crainte d'être volé par ceux qui travaillaient pour son compte avec son frère, et transportaient les diamants (ils sont appelés « courriers » dans le film),

Szell les fait-il assassiner les uns après les autres : ainsi sont tués Leclerc, Nicole et Doc/Scylla, que Szell en personne blessa mortellement en le poignardant par surprise au moyen d'un bracelet-poignard. Doc aura toutefois le temps de mourir dans les bras de Babe, et Szell (dont la cupidité n'a d'égal que sa paranoïa) pense qu'avant de mourir, Doc a divulgué à Babe des informations capitales au sujet du coffre et du trésor. Le spectateur sait qu'il n'en est rien. L'idée même que Doc puisse, *par amour* (et non par cupidité), trouver assez de force pour mourir dans les bras de son frère et l'avertir du danger qu'il court, n'effleure à aucun moment l'ancien nazi. Babe va ainsi se trouver, malgré lui, mêlé à une histoire qui le dépasse, devenant à son tour la cible de Szell. Il sera d'abord enlevé par les hommes de main de Szell, puis torturé par le tortionnaire nazi. La question lancinante : « *Is it safe?* » (« C'est sans danger ? »), répétée à plusieurs reprises par Szell à l'adresse de Babe lors de la scène de torture, pour voir s'il sait quelque chose au sujet du coffre et des diamants, est en fait un jeu de mots en américain (impossible à rendre en français), qui repose sur la polysémie du mot « *safe* », qui signifie à la fois « sans danger » et « coffre-fort » ! Babe, qui ne sait rien, ne comprend pas l'allusion. Cette scène de torture, où Szell perce une dent de Babe, dut être écourtée suite aux projections-tests¹². Elle ne montre cependant aucune violence gratuite, car cette violence appartient à l'histoire. Babe parviendra néanmoins à s'échapper.

¹ *Genèse* 4, 9-10.

² Sorti en France le 22 décembre 1976, *Marathon Man* a enregistré plus d'un million d'entrées au box-office français (1 079 037 pour être précis). Il a reçu, en 1977, le prix italien David di Donatello du meilleur film étranger.

³ *Midnight Cowboy* fut récompensé, en 1970, par l'Oscar du meilleur film, du meilleur réalisateur et du meilleur scénario adapté.

⁴ William Goldman a reçu deux Oscars pour ses scénarios : en 1970, celui du meilleur scénario original pour *Butch Cassidy and the Sundance Kid* de George Roy Hill, sorti en 1969, et, en 1977, celui du meilleur scénario adapté pour *All the President's Men* de Alan J. Pakula, sorti en 1976.

⁵ Avec en toile de fond, comme souvent dans les films de John Schlesinger, l'évocation, non sans humour, des crises sociales et urbaines des années 1970 : les grèves des boulangers, des bagagistes au Kennedy Airport, des éboueurs à Paris, ainsi que les premières manifestations à vélo contre la pollution sur les Champs-Élysées.

—
Dustin Hoffman



⁶ L'unique scène, censée se dérouler en Uruguay, où Szell a établi sa cachette, a été tournée dans le Queen Anne Cottage, au bord du lac Baldwin, dans l'arboretum du comté de Los Angeles, situé à Arcadia, dans le sud de la Californie. De même, la scène (censée se dérouler à New York) où Doc/Scylla est poignardé par Szell, a été tournée à l'Arco Plaza à Los Angeles, en Californie. Enfin, lorsque Szell (à la fin du film) et son frère (au début) sortent de la banque (censée se trouver à New York avec le coffre et les diamants), la sortie se situe en réalité à Los Angeles (au 650 South Spring Street). Les autres scènes en extérieur, qui se déroulent à New York et en France (à Paris, au marché aux puces de Saint-Ouen) ont été tournées *in situ*. La scène finale (censée se dérouler à l'intérieur de la station de pompage de Central Park) a été tournée en studio à Los Angeles (dans le studio 15 de la Paramount).

⁷ Dustin Hoffman avait déjà interprété (neuf ans plus tôt) le rôle d'un étudiant brillant et naïf dans *The Graduate* de Mike Nichols, film qui le révéla au monde entier et qui fut le point de départ de sa carrière.

⁸ Les premières images du film, en sépia, sont des images d'archives où l'on voit Abebe Bikila, ce coureur de fond éthiopien dont Babe est un fervent admirateur, remporter l'épreuve du marathon aux Jeux olympiques de Tokyo en 1964. On peut apercevoir aussi dans la chambre de Babe, sur son bureau, l'ouvrage de John Chodes consacré au célèbre marathonien noir américain, Ted Corbitt (*Corbitt. The Story of Ted Corbitt, Long Distance Runner*), ainsi que, sur les murs, deux photos : l'une d'Abebe Bikila et l'autre du coureur de fond finlandais, Paavo Nurmi.

—
Dustin Hoffman et Marthe Keller

Il lui faudra alors courir le marathon de sa vie, dans les rues de New York, pour échapper à la mort. Notons ici l'utilisation alors novatrice du Steadicam, système de stabilisation de la caméra conçu par Garrett Brown, pour les scènes de courses et de poursuites tournées en extérieur.

Soulignons le climat kafkaïen, oppressant et souvent cauchemardesque qui règne dans ce thriller paranoïaque et opaque où se mêlent la torture physique, la manipulation et la torture psychologiques : il suffit de penser à l'utilisation par Szell de la séduisante Elsa Opel (interprétée par Marthe Keller¹³) comme « appât », cette étudiante soi-disant suisse, en réalité allemande, chargée de surveiller Babe et d'obtenir des informations ; ou encore à l'utilisation machiavélique d'un revolver chargé à blanc et d'un couteau à lame rétractable par le ténébreux Janeway (interprété par William Devane¹⁴), en réalité complice de Szell et traître sans scrupules, secrètement intéressé par les diamants. L'aspect reptilien du personnage de Szell est signifié¹⁵ visuellement, à maintes reprises, par John Schlesinger et son chef opérateur Conrad L. Hall (voir les images), mais aussi par la musique volontairement dissonante et parfois stridente (tel un serpent à sonnettes !) composée par Michael Small. Remarquons que le film est peu explicatif, souvent elliptique, nous livrant parcimonieusement, et *après coup*, des

éléments nécessaires à sa pleine compréhension. Par exemple, le thème de l'homosexualité, que John Schlesinger (lui-même homosexuel) avait abordé en 1969, dans (*Midnight Cowboy*), et surtout en 1971 dans *Un dimanche comme les autres* (*Sunday Bloody Sunday*), l'est également dans *Marathon Man*, avec la même finesse, toujours loin des clichés et des stéréotypes, mais ici de manière si discrète, oblique et pudique que l'homosexualité de deux personnages pourrait même passer inaperçue¹⁶. En effet, ce n'est qu'en se souvenant de la conversation téléphonique entre Doc et Janey dans la chambre d'hôtel¹⁷, au début du film, que l'on découvrira plus tard (et à la relecture) la relation homosexuelle qui unit les deux personnages. En effet, lorsque Doc parle au téléphone avec Janey dans la chambre d'hôtel, on peut alors croire qu'il s'adresse à une femme, puisque Janey (dont on n'entend pas la voix) est hors champ pendant toute la communication, et que « Janey » est le diminutif du prénom féminin Jane ; sauf que, plus tard, on apprend que « Janey » n'est que le surnom paronymique de Peter *Janeway*/*Janey*, qui n'est autre que le collègue de Doc. Dès lors, les mots de Doc adressés à Janey au téléphone à l'hôtel (« Les apparences, mon cul ! Tu me manques, Janey. Amène-toi. J'ai de la place ici... ») prennent tout leur sens *après coup*. Cette relation homosexuelle devient plus explicite pour le spectateur,





après la mort de Doc, lorsque Janey confie à Babe que son frère et lui furent «longtemps intimes». Et Janey de poursuivre: «Croyez-moi, je sais de quoi je parle», en pliant une veste ayant appartenu à son ancien amant, avant de la déposer dans la valise et de prendre les effets personnels de Doc. Au même moment, Janey venait de dire à Babe que son frère lui avait menti sur ses activités, de crainte de le décevoir, lui signifiant par ce geste qu'il lui avait aussi menti sur sa vie privée pour la même raison. Ce personnage secrètement vulnérable qu'est Doc/Scylla, «agent d'élite» qui nous est présenté comme une «sorte de James Bond américain, élégant et mortel¹⁸» (incarné magnifiquement par Roy Scheider¹⁹), porte en lui une fragilité secrète qui lui donne une réelle profondeur.

Il faut saluer la performance de Dustin Hoffman, qui avait 38 ans²⁰ lorsqu'il interpréta le rôle du jeune Babe. Formé à l'école d'art dramatique de Lee Strasberg et de son Actors Studio, Dustin Hoffman perdit près de dix kilos, suivit un entraînement de coureur de fond et lut beaucoup de livres sur la Shoah et le macarthysme. D'après une anecdote devenue célèbre (dont il existe plusieurs variantes selon les sources citées²¹), Dustin Hoffman était resté trois jours et trois nuits sans dormir pour éprouver le même état de prostration que son personnage en vue du tournage de la scène de torture. Laurence Olivier s'était alors exclamé: «Pourquoi ne se contente-t-il pas

de jouer?» («*Why doesn't he just try acting?*»). Cette anecdote significative illustre deux conceptions bien différentes du jeu de l'acteur: l'une, celle de l'Actors Studio, qui prône une immersion non distanciée de l'acteur dans l'univers et la peau du personnage; l'autre, plus classique, héritée du théâtre, qui se concentre principalement sur le jeu de l'acteur et sur le texte. William Goldman rapporte que Laurence Olivier n'aimait guère improviser, à la différence de Dustin Hoffman, qui excellait dans l'art de l'improvisation²². Laurence Olivier, qui fut avant tout un acteur dramatique et un incomparable interprète des rôles shakespeariens, obtint, en 1977, le Golden Globe du meilleur acteur dans un second rôle et fut nommé, la même année, à l'Oscar de la meilleure interprétation masculine dans un second rôle pour sa prestation glaçante du docteur Szell, alors qu'il était atteint d'une grave maladie musculaire. À tel point que les assureurs avaient d'abord refusé de prendre le risque de le couvrir pour le tournage du film. La Paramount Pictures avait alors mis son veto; mais le producteur Robert Evans²³ réussit finalement à obtenir (auprès du Lloyd's of London) un accord pour une assurance de six semaines. L'acteur britannique, lui-même résolu, connut une rémission inespérée pendant le tournage de *Marathon Man*, et ce, jusqu'à sa mort en 1989²⁴. Afin que son nom ne reste pas attaché au sinistre personnage de Szell, Laurence Olivier incarnera, en

Roy Scheider

⁹ Il s'agit de son père dans le roman: Kaspar Szell. Voir William Goldman, *Marathon Man*, 1974, traduit de l'américain par Anne Villelaur, Paris, Denoël, 1975, p. 20-21 et p. 230.

¹⁰ Mengele mourra à l'âge de 68 ans, en se noyant après un malaise, alors qu'il se baignait près de São Paulo. Voir Olivier Guez, *La Disparition de Josef Mengele*, Paris, Grasset, 2017, 240 p.

¹¹ William Goldman, *Marathon Man*, op. cit., p. 228.

¹² *Marathon Man* fut interdit aux moins de 16 ans lors de sa sortie en France en 1976.

¹³ La comédienne suisse avait été recommandée à John Schlesinger par Michael York et Dirk Bogarde, qui l'avaient remarquée, à Paris, dans la pièce *Un jour dans la mort de Joe Egg (A Day in the Death of Joe Egg)* de Peter Nichols, mise en scène, en 1970, par Michel Fagadau au théâtre de la Gaîté Montparnasse.

¹⁴ John Schlesinger dirigera de nouveau William Devane dans *Yanks* en 1979, puis en 1981, dans *Henky Tonk Freeway*.

¹⁵ Jusque dans les lettres mêmes de son nom: SZell.

¹⁶ Dans le roman, la relation homosexuelle entre Doc et Janeway est beaucoup plus manifeste et beaucoup plus marquée qu'elle ne l'est dans le film. Voir William Goldman, *Marathon Man*, op. cit., p. 60: Doc/Scylla «rencontra Janey [Janeway] à Londres et tomba très amoureux.»

¹⁷ À l'hôtel Plaza Athénée à Paris.

¹⁸ Voir l'article en ligne de Patrice Steibel sur *Marathon Man* dans *Les Chroniques de Cliffhanger & Co*: <https://leschroniquesdecliffhanger.com/2018/04/06/marathon-man-critique/>



Dustin Hoffman



« C'est bien cette histoire qui poursuit et "rattrape" les personnages du film : Babe est non seulement hanté par le maccarthysme, responsable du suicide de son père, mais aussi par le nazisme qui a persécuté son peuple. »

1978, son exact opposé dans *The Boys from Brazil* / *Ces garçons qui venaient du Brésil* de Franklin J. Schaffner, où il interprétera le rôle d'un traqueur de nazis, Ezra Lieberman (inspiré de Simon Wiesenthal), à la poursuite de Mengele!

Remarquons que *Marathon Man* prend exactement le contrepied du préjugé antisémite relatif à une supposée cupidité des Juifs. Ici, c'est le nazi qui est cupide. C'est même l'extrême cupidité de Szell qui le conduit d'abord à courir le risque de sortir de sa retraite en Uruguay pour retirer, dans une banque à New York, « son » trésor de guerre volé aux Juifs déportés; ensuite, et plus encore, à courir le risque d'être démasqué, lorsqu'il se renseigne auparavant sur la valeur des diamants dans le Diamond District, quartier fréquenté par de nombreux Juifs, où il peut donc, à tout instant, être reconnu par des rescapés du camp d'Auschwitz, ce qui est d'ailleurs le cas, et qui était tout à fait plausible au milieu des années 1970. Enfin, c'est cette même cupidité qui conduira Szell à sa perte, à la fin du film, lorsque, dans sa chute, il s'empalera sur son bracelet-poignard en voulant récupérer les diamants jetés par Babe, après que celui-ci l'eut forcé à les avaler. Dans le roman, Babe tuait Szell de plusieurs coups de revolver, dans Central Park, après avoir proféré ces mots à l'adresse de l'ancien dentiste tortionnaire à Auschwitz: « Les gens ne vont pas au ciel ou en enfer, ils vont d'abord à un endroit, une sorte de petite station de chemin de fer [...], et dans cette petite gare, les gens innocents attendent, et puis, quand vient leur tortionnaire, ils exigent une petite portion de vengeance. [...] Savez-vous qui vous

attend, monsieur Szell? Tous les Juifs. Ils sont tous là, et vous savez quoi d'autre? Ils ont tous des perceuses, comme celle dont vous vous êtes servi sur moi...²⁵ » Et Babe ajoutait: « - Je vous souhaite une éternité épatante²⁶. » Puis il jetait les diamants dans le Reservoir de Central Park en faisant des ricochets à la surface de l'eau, tandis qu'un policier arrivait pour l'emmener. Cette fin, en raison de son caractère trop négatif et vindicatif, rebutait particulièrement Dustin Hoffman et fut réécrite, à la demande de John Schlesinger, par le célèbre scénariste Robert Towne²⁷ (non crédité au générique), et ce, à la grande déception de William Goldman, qui souhaitait voir Babe venger son frère et son peuple en exécutant l'ancien nazi. Pour cette scène finale, William Goldman avait rédigé (outre la fin du roman que nous connaissons) quatre ébauches, dont aucune ne sera retenue. Toutefois, dans la quatrième ébauche, Babe ne tuait pas Szell, il déchirait le passeport de l'ancien dentiste d'Auschwitz, qui préférait se suicider plutôt que d'être arrêté par les autorités américaines²⁸.

En confiant à Dustin Hoffman le rôle principal, celui de Babe, c'est-à-dire d'un étudiant juif new-yorkais, le réalisateur britannique John Schlesinger, lui-même d'origine juive (comme Dustin Hoffman, William Goldman et Robert Evans), confère à ce thriller une dimension *politique*. Au milieu des années 1970, un grand nombre de criminels de guerre nazis vivaient encore, comme Mengele, cachés en Amérique du Sud²⁹ et bénéficiaient d'une « protection grâce à la collusion de certains organismes des services secrets [américains] se plaçant d'eux-mêmes

¹⁹ Roy Scheider avait été révélé au grand public, en 1971, grâce au rôle du détective Buddy Russo dans *French Connection* de William Friedkin, avant de devenir l'acteur célèbre des *Dents de la mer* (*Jaws*) de Steven Spielberg en 1975.

²⁰ Né le 8 août 1937, Dustin Hoffman n'avait pas 39 ans, comme on le lit parfois, lors du tournage du film qui débuta en octobre 1975 pour s'achever en février 1976.

²¹ Voir Gilles Dagneau, *Dustin Hoffman*, Paris, PAC, « Ciné-Poche », 1985, p. 135-136.

²² Voir William Goldman, *Adventures in the Screen Trade: A Personal View of Hollywood and Screenwriting*, 1983, Londres, Futura, 1985, chapitre 10 (consacré à *Marathon Man*).

²³ Robert Evans produisit notamment *The Godfather* de Francis Ford Coppola (en 1972), *Serpico* de Sidney Lumet (en 1973) et *Chinatown* de Roman Polanski (en 1974).

²⁴ Voir William Goldman, *Adventures in the Screen Trade: A Personal View of Hollywood and Screenwriting*, op. cit., chapitre 10.

²⁵ William Goldman, *Marathon Man*, op. cit., p. 326.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Robert Towne fut notamment le scénariste de *Chinatown* de Roman Polanski, sorti en 1974.



Lawrence Olivier

au-dessus de toute légalité³⁰». *Marathon Man* nous confronte donc à une page sombre de l'histoire des États-Unis qui, dans le contexte de la guerre froide, ont parfois préféré couvrir secrètement l'exfiltration de criminels de guerre nazis en Amérique du Sud (en échange de renseignements que ces derniers étaient susceptibles de fournir sur la RDA et les Soviétiques) plutôt que de dénoncer ces nazis et de les livrer au Mossad. Le communisme paraissait alors, aux yeux du gouvernement américain, beaucoup plus menaçant, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, que le spectre du nazisme qui venait de s'évanouir: «Pour nous, M. Szell, vous êtes un vestige en train de disparaître», dit Janeway, membre du même organisme des services secrets américains que le frère de Babe. Les États-Unis, alors en proie à la «peur rouge» et à une paranoïa collective, se livrèrent, sous le maccarthysme, à une véritable «chasse aux sorcières», croyant voir partout des cryptocommunistes: en témoigne, dans le film, l'histoire du père de Babe, évoquée à plusieurs reprises lors de retours en arrière en sépia. Suspecté à cause de ses origines juives (en raison notamment de la proximité des Juifs avec la Résistance, donc les communistes, pendant la Seconde Guerre mondiale), puis mis à pied lors des purges lancées par McCarthy dans les années 1950, il fut acculé au suicide. Sans jamais tomber dans les pièges du film à thèse grâce à une habileté narrative consommée et à une distribution des rôles merveilleusement ajustée, «*Marathon Man* non seulement affirme une intention didactique: dénoncer la survie des nazis, mais se fonde sur la dénonciation de tous les avatars du nazisme, tel le

maccarthysme, dont on oublie souvent qu'il cultivait aussi l'antisémitisme³¹». C'est bien cette histoire qui poursuit et «rattrape» les personnages du film: Babe est non seulement hanté par le maccarthysme, responsable du suicide de son père, mais aussi par le nazisme qui a persécuté son peuple. Szell lui-même est rattrapé par son passé de nazi, lorsqu'il est reconnu, dans le quartier du Diamond District, par deux anciens rescapés d'Auschwitz. Il n'est pas anodin que Babe soit étudiant *en histoire*, que sa thèse de doctorat porte précisément sur la période qui a détruit son père dont il veut réhabiliter la *mémoire*, et qu'il étudie à l'université Columbia, là même où son père a été professeur d'histoire, ni, enfin, qu'il suive un séminaire avec le professeur Biesenthal dont son père fut le mentor. Le fait même de courir semble avoir d'ailleurs, chez Babe, une signification inconsciente: c'est comme si Babe voulait fuir ce passé qui le hante et ne cesse de le rattraper, ce «passé qui ne passe pas», selon l'expression d'Henry Rouso³². Relevons la fausse inclusion à la fin du film: après avoir jeté dans le Reservoir de Central Park l'arme avec laquelle son père s'était donné la mort et avec laquelle il vient de tuer (en état de légitime défense) Janeway, qui a trahi son frère et assassiné Elsa, Babe, désormais, ne court plus, mais il *marche* en parcourant Central Park dans le sens exactement *inverse* de son parcours au début du film: il n'a plus besoin de courir (= de fuir son passé), puisque l'assassin de son frère et de son peuple est mort. Il a tout perdu (tous ceux qu'il aimait: son père³³, son frère, Elsa qui l'avait pourtant trahi), tout... sauf la vie: il va donc lui falloir tout recommencer, réapprendre à vivre... ▲

²⁸ Voir John Brady, *The Craft of the Screenwriter: Interviews with Six Celebrated Screenwriters*, New York, Simon and Schuster, 1981, p. 166-167.

²⁹ Il n'est donc pas impossible que Mengele ait vu *Marathon Man*, et peut-être même la terrifiante uchronie de Schaffner: *The Boys from Brazil*, sortie en 1978, où Gregory Peck interprétait Mengele.

³⁰ Roland Lacourbe, *Nazisme et Seconde Guerre mondiale dans le cinéma d'espionnage* (préface d'Alain Decaux), Paris, Henri Veyrier, 1983, p. 246.

³¹ Alain Garsault, «*Marathon Man*», *Positif*, n° 190, février 1977, p. 72.

³² Éric Conan et Henry Rouso, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, 1994, Paris, Fayard/Pluriel, «Pluriel», 2013 (nouvelle édition mise à jour), 500 p.

³³ Toute référence à la mère est absente du film. Dans le roman, on apprend qu'elle est morte dans un accident de voiture, après le procès de son mari, quand Babe avait 6 ans: «sa voiture était entrée dans un arbre et elle était au volant, mais ce qui l'avait vraiment tuée, c'était le scandale, l'humiliation» de H. V. [son mari]. C'était cela qui l'avait assassinée» (William Goldman, *Marathon Man*, *op. cit.*, p. 163).